

B.-H.L. : « J'AIME LE

CONFIDENCE :
« JE N'AI
JAMAIS VU
L'ENDROIT OU
JE SUIS NÉ ET
ÇA NE
M'INTÉRESSE
PAS. JE SUIS UN
CITOYEN DES
LIEUX
ANONYMES. »

quitter sa bibliothèque.

B.-H.L. — Oui, bien sûr. Encore que je crois être l'un des intellectuels de ma génération à s'être le plus volontiers engagé sur le terrain : je suis allé au Bengladesh, en Ethiopie, en Afghanistan...

D.T. — C'est vrai ; mais vous n'y êtes pas allé pour découvrir humblement les secrets d'une culture.

B.-H.L. — J'y suis allé, en général, pour secourir des victimes, pour témoigner de leur martyre.

D.T. — Et aussi pour enrôler vos concepts de référence : Vérité, Raison, Justice. Pour vous ils sont une valeur universelle ?

B.-H.L. Oui, universelle.

D.T. — Et les « droits de l'homme », qui en découlent, sont exigibles partout de la même façon ?

B.-H.L. — Absolument.

D.T. — Plaquer des notions occidentales sur des sociétés qui ne sont pas occidentales, je trouve que ça confine au racisme, et Lévi-Strauss l'a montré avant moi. Ne vaut-il pas mieux

respecter les différences, et considérer que ce qui est bon pour un Français ne l'est pas forcément pour un Peul ou un Polynésien ?

B.-H.L. — C'est, au contraire, la matrice du racisme. Faites attention à ces histoires de différences. En leur nom il faudrait accepter l'excision des femmes au Sahel, leur claustration dans le monde arabe, le port du tchador en Iran.

D.T. — Des coutumes qui selon vous relèvent de la barbarie.

B.-H.L. — Pas selon vous ?

D.T. — Pas forcément. C'est un débat de fond. Vous vous êtes fait le chantre du cosmopolitisme, vous n'aimez pas les racines, les valeurs liées au sol natal et aux ancêtres, tout ce qui procure à l'homme une identité de base.

B.-H.L. — L'enracinement est une évidence ; on est fatalement de quelque part, il y a toujours une arrièr-scène à nos évaluations. Tout est dans la façon de l'assumer. Je vais vous faire une confidence : je n'ai jamais vu l'endroit où je suis né et ça ne m'intéresse pas. Je me sens chez moi dans beaucoup de grandes villes, je suis un citoyen des lieux anonymes. L'homme est serf par ses racines, libre par l'universel, la Loi...

D.T. — La Loi, pour vous, c'est la Bible — le verbe de ce Dieu auquel vous ne croyez pas mais dont le message vous paraît insurmontable. Ce message, vous le ramenez à des impératifs — Justice, Raison, Vérité — que l'intellectuel aurait vocation à défendre. Il doit être, je vous cite :

inodore, sans saveur. Et abstrait. Je le trouve plutôt tristounet, votre intellectuel.

B.-H.L. — La question n'est pas là, vous le savez bien. Ce que je voudrais c'est que l'intellectuel sache se tenir en marge, en situation de dissidence par rapport à toutes les croyances. Il ne devrait jamais se laisser engluier dans les religions communautaires. Il doit faire abstraction — je sais, le mot vous déplaît, tant pis — il doit faire abstraction de ce qui nourrit les fantasmes collectifs. Bref, il doit s'en tenir à ses principes, et refuser les solidarités horizontales.

D.T. — C'est-à-dire, en somme, la famille, le terroir, la patrie, le clan, la tribu, le club...

B.-H.L. — Poursuivez et vous arriverez à la race. Au bout des solidarités matricielles, il y a la tentation pétainiste, le racisme, le refus de l'autre, de la circulation des hommes, des idées et des marchandises.

D.T. — Je vous accorde qu'il y a cette tentation. Mais enfin je ne suis aucunement pétainiste et cependant je me sens bien dans ma peau de Corrézien, de Français, d'Occidental et de catholique.

Si je vous disais que je me sens peu concerné par la tradition judaïque, et que je préfère le Nouveau Testament à l'Ancien.

B.-H.L. — Je vous répondrais que vous êtes un mauvais catholique.

D.T. — Vous n'auriez pas entièrement tort... Reste que les hommes ne sont pas des robots, ils ont besoin de racines, de repères, de traditions et de parentés. La civilisation occidentale c'est le

judéo-christianisme, certes, mais c'est aussi Athènes, Rome, puis un catholicisme qui s'est incarné diversément au cours des âges : grégorien, la chevalerie, l'art roman, les vers de Racine, la prose de Chateaubriand. Toute cette culture, vous la refusez ?

B.-H.L. — Non, je ne refuse pas. Mettons qu'on mon goût il y en ait un peu trop dans le catholicisme. Trop de chair, trop de stratégie, pas assez de loi. Il existe deux versants dans le judéo-christianisme : celui des prophètes, celui des apôtres. Je me range plutôt dans celui des prophètes.

D.T. — Revenons à l'intellectuel français. Vous datez son déclin : fin des années soixante, Foucault, Lacan, Deleuze, Barthes, les philosophes qui refusent un sens à la vie et relativisent tout, y compris l'homme.

B.-H.L. — Je ne dirais pas les choses tout à fait ainsi. Mais enfin, ça se passe comme ça au moment-là, c'est vrai.

ce qui est décisif c'est l'effondrement des grands repères qui faisaient que l'intellectuel était possible. Remarque subsidiaire : c'est aussi par son refus d'une morale — ou par l'incapacité structurelle des philosophes contemporaines à fonder une — que l'intellectuel s'est sabordé.

D.T. — Les temps ont changé, B.-H.L. D'abord les acteurs de mai 68 ont quatorze ans, certains ont travaillé leur morale politique contre des maroquins militaires. Par ailleurs vous êtes un produit de Normandie Sup, vous raisonnez avec les outils d'une solide culture philosophique. Mais aujourd'hui les leaders